TIC-TAC

NOUVELLE

—

Les personnes qui ont lu avec plaisir les *Thugs* ou *Rocambole* sont instamment priées de ne pas s'occuper de la présente Nouvelle. Un pauvre petit coup de couteau... une simple scène de Cour d'assises... *pas assez de chien à la clef*... comme l'on dit actuellement dans le grand monde.

D. E.

Tout le long..... le long de la rivière. (Vieille chanson.)

Un riant pays, le Royannais!... une oasis dans le Dauphiné, aux portes de Lyon!... Une belle rivière, la Bourne! Le Royannais a, comme l'Oberland et l'Engadine, ses fertiles vallées, ses montagnes ardues, ses cascades où l'arc-en-ciel tremble dans les fraîches vapeurs du torrent, ses pâturages aromatiques, ses toits de chaume penchés sur les escarpements, enfin cette variété de tons et d'aspects humbles, grandioses, gracieux, sauvages, lumineux ou sombres, qui fait la joie du peintre et du touriste. Les glaciers manquent, il est vrai; mais à la rigueur on peut s'en passer. Pour ma part, sur la pente des collines, je préfère les vignes aux moraines.

Supposez, monsieur, que vous avez quelque vingt ans de moins. Cela ne vous serait point désagréable, n'est-ce pas? Veuillez, madame, vous reporter à l'époque où votre âme errait dans l'immatériel, — car vous êtes jeune, je le sais. — Maintenant, remontons, s'il vous plaît, le cours de la Bourne à partir du point où ses ondes limpides se mêlent aux flots ardoisés de l'Isère. Visitons les

grottes de Saint-Nazaire et son pont hardiment jeté sur un précipice. Tout en bas, la rivière apparaît, noire et polie comme un marbre funéraire : c'est que la profondeur de l'eau est encore plus grande que la hauteur visible des rives à pic. Sous l'abîme, il y a le gouffre.

Le vertige vous prend..... avançons. Saluez les ruines féodales de Rochechinard : au bord des terrasses croulantes, l'ombre du prince Zizim, le captif maure, s'incline parfois et l'écho alpestre redit les chants mélancoliques de l'Orient. Cette église à côté d'une masure, c'est la Motte-Fangeas. Le reste du village s'éparpille dans la campagne ; mais ici est la cure avec l'école communale; ici l'on apprend à vivre et l'on apprend à mourir. L'instituteur couche dans le clocher et peut sonner, sans quitter son pauvre grabat, l'*Angelus* du matin.

Si nous avions le temps, je vous proposerais de parcourir l'espace tourmenté qui sépare le bassin de l'Isère du bassin de la Drôme : Bouvantes, Saint-Jean, le Pont, les plateaux du Vercors. On reviendrait par Ambel et les gorges d'Omblaizes. Là, j'ai vu des voyageurs, — retour de Suisse, — avoir de sincères étonnements et trouver de nouvelles formules admiratives. Etes-vous archéologue?... gravissez les sommets du Plan-de-Baix : là dorment, sous les bruyères, les ruines inviolées d'une grande ville romaine. Voici le vieux château de Montrond, assis comme un nid d'aigle sur la lèvre d'une ravine immense ; Vachères, qui appartint aux Grammont ; les papeteries des Blacons, rivales d'Annonay ; Aouste (Augusta Vocontiorum) et ses tourelles qui usent la faux du Temps ; Crest et son donjon énorme, fondé sur un banc d'huîtres à 400 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer ; Livron, que Lesdiguières assiégea vainement, et les coteaux de silex où mûrit le brézême, un vin peu connu et qui n'en vaut pas moins. De Livron, le train express vous ramènerait en quelques heures à la gare de Perrache.

Pour aujourd'hui, ce n'est point notre affaire. Il nous faut brusquement tourner au nord et longer ce petit affluent de la Bourne, lequel arrose un vallon ombragé de châtaigniers trapus et de frênes élancés. L'air est tiède, juin étale au soleil son écrin

resplendissant. Les récoltes découpent, sur les ondulations des versants, de larges bandes multicolores, semblables à des soieries déroulées. Les coquelicots rubis et les bluets saphir étincèlent dans l'or des moissons. Le fond émeraude des prés s'émaille de campanules, de pâquerettes et de jonquilles. Un petit sentier cotoie le ruisseau. Les aulnes baignent dans le courant leurs racines chevelues et rouges comme la crinière d'un casque gaulois. Sur les galets brillants, l'écrevisse promène son armure bronzée. Les hydrophiles et les gyrins exécutent à la surface leurs capricieuses évolutions, guettés par des petits poissons agiles, qu'épie à leur tour le martin-pêcheur au chatoyant plumage. Les sveltes libellules planent en se jouant et viennent, fleurs ailées, se poser à la cime des roseaux. Au pied des vieux saules et dans la mousse verte stationnent des légions de coccinelles écarlates. On dirait un collier de corail égrené sur un tapis. Parfois, quelque belle truite aux flancs tachetés de pourpre file comme la flèche, arrive au remous d'un élan rapide, se recourbe et se détend comme un arc d'argent et franchit d'un bond la cascatelle. Les fauvettes à tête noire, les chardonnerets bariolés, les pinsons à gorge carminée gazouillent sur les coudriers, le merle siffle dans les haies, les trilles stridents de la caille résonnent sous les chaumes. L'été prodigue tous ses sourires et répand à mains pleines la sève et la vie. Le vallon tout entier respire, aime et chante.

Entendez-vous sous les noyers touffus ce battement régulier, que le sourd murmure des eaux accompagne? Un moulin! vous souriez, — un moulin fait toujours plaisir à voir. D'abord, ces usines primitives établies près de quelques chutes s'entourent généralement d'ombre et de fraîcheur; puis on y fabrique la farine, base de l'alimentation universelle. Or, maître gaster et le cerveau ont, hélas! bien des relations secrètes.

Salut au bon vieux moulin rustique, mu par une bonne grosse roue ventrue qui tourne placidement sur des ais de sapin envahis par les lichens et les sphaignes... Nul plan n'en régla la construction, et la disposition des bâtiments brave toutes les lois de l'architecture. Mais tel quel, avec ses profils gauches, sa façade ocreuse qui ressort sur le rideau vivement nuancé des bois, son

toit verdâtre et son écluse branlante, il n'en forme pas moins un tableau attrayant. Dans la cour, ceinte d'aubépines, de lourdes charrettes acculées, levant leurs grands bras peints à la cendre bleue, attendent le chargement. Les mules se reposent et mangent tout harnachées sous le hangar, le muffle enfoui dans un petit sac d'avoine suspendu à leur licol. De beaux canards lustrés lissent leur plumage au sortir du bain; un coq empanaché circule à la tête de son sérail; des pigeons se becquettent sur les combles : scène champêtre, paisible et gaie.

Entrons dans la pièce principale du logis aux solives enfumées, aux grands dressoirs chargés de cuivres reluisants comme le haubert des chevaliers un jour de passe-d'armes. Au dehors tout est joie et lumière ; ici, tout est deuil et ténèbres. Des rideaux épais interceptent la clarté de l'unique fenêtre. A peine distinguez-vous une jeune fille agenouillée au chevet d'un lit, où sur la blancheur des oreillers se détache vaguement le pâle visage d'une mourante. Si les spasmes de l'angoisse ne faisaient par intervalle tressaillir le corps de l'enfant, si l'œil de la malade ne brillait d'un éclat fiévreux, vous diriez la statue de la douleur pleurant près d'un tombeau.

La femme qui se meurt est Victorine Dufour, propriétaire du moulin et mariée en deuxièmes noces à Claude Anselme. La jeune fille, fruit du premier lit, a nom Henriette. . . . . .

. . . . . .

— Ma fille, dit la mourante, tâche de te calmer. Ta douleur me fait plus de mal que mes souffrances. Et puis j'ai à te parler. Si je t'ai fait sortir de pension, ce n'est pas seulement pour t'embrasser une dernière fois ; j'aurais voulu t'épargner le triste spectacle de mon agonie; mais il faut que j'aie une dernière explication avec toi. Anselme est allé chercher le curé, écoute-moi.

— O ma mère ! ma pauvre mère!

— Ecoute, ma fille, je t'en prie, je le veux.

Henriette par un effort suprême, comprima ses sanglots et se releva à demi.

Tu te souviens, mon enfant, comment après la mort de ton

père je me trouvai seule à diriger la maison. Dieu merci, je n'ai pas à me reprocher d'avoir perdu mon temps; peut-être même ai-je trop travaillé!... mais je suis tout à fait ignorante. On me trompait et je me trompais dans les comptes; tout alla bientôt de travers; nous marchions vers la ruine. Je pensai qu'en mettant dans mes intérêts un homme capable et vaillant, les affaires s'arrangeraient et j'épousai notre premier garçon, aujourd'hui ton beau-père. Ce n'est pas un méchant homme : il aime trop l'argent, voilà tout. Je ne me plains pas de lui. Entre ses mains, la terre et le moulin ont prospéré. Tu es riche, mon Henriette. J'ai tout prévu, je laisse à Anselme 10,000 fr. et la moitié du revenu de ton héritage jusqu'à ta majorité. Il avait droit à cela pour son travail; mais sa part est assez belle. Quand il sera temps, tu te marieras. Les partis ne te manqueront pas; aie soin de bien choisir. Alors tu agiras avec ton beau-père comme il aura agi envers toi : s'il a été bon, tu le garderas pour associé; s'il a été mauvais, rappelle-toi que tu es la maîtresse. Quand je ne serai plus, — du courage, ma fille, — quand je ne serai plus, tu retourneras au couvent. Je t'y ai envoyée trop tard et je désire que tu aies toute l'instruction qui m'a manqué. D'ailleurs, que ferais-tu ici? Autant que possible, ne reviens que pour te marier !.....

En cet instant, un vieux prêtre entra suivi d'un homme de haute et robuste stature.

— Comment vous trouvez-vous, Victorine? dit l'homme. Vous avez demandé M. le curé, le voilà; mais je pense que rien ne pressait.....

— Je crois tout le contraire, Anselme; les forces s'en vont, il me semble que ma cervelle se fond; sortez, je vous prie; sors, mon Henriette, l'heure est venue de songer à mon âme.

Henriette et Claude obéirent : celle-ci pour aller donner un libre cours à son désespoir, celui-là pour relire un papier timbré, qui était tout simplement le testament de sa femme.

Outre la différence de l'âge et du sexe, il y avait entre ces deux êtres un contraste si complet qu'ils semblaient ne pas appartenir à la même souche ethnographique. Henriette avait quinze ans, le

visage régulier, le teint magnifique. D'épais cheveux ondés, de cette nuance ardente chère aux maîtres vénitiens, illuminaient comme une splendide auréole son front, peut-être trop élevé au point de vue classique. Par une piquante fantaisie de la nature, ses sourcils bruns, fièrement dessinés, surmontaient des yeux vraiment noirs, alors voilés par les larmes, mais d'habitude rayonnants de franchise et de gaîté. La bouche petite, les lèvres colorées, un peu fortes, respiraient la bonté, tandis que leurs fermes contours annonçaient de la décision et une volonté puissante. L'ensemble des traits offrait un singulier mélange de douceur et d'énergie qui surprenait d'abord et charmait ensuite. La taille n'avait pas atteint son entier développement, mais les riches promesses du corsage et les lignes harmonieuses des épaules méritaient déjà l'attention de l'artiste.

Anselme pouvait avoir trente-six ans Il était tout à fait imberbe, comme il arrive souvent aux paysans de l'Est, qui n'en sont pas moins d'autres gaillards que nos *calicots* à tous crins. *Barba non virum probat.* Maigre, osseux, nerveux, solidement charpenté, il chargeait d'une seule main une balle de cent kilos. On n'eût pas trouvé de meilleur ouvrier à vingt lieues à la ronde. Apre au gain, laborieux, exact, jamais ses patrons ni ses pratiques ne l'avaient surpris en défaut. Avec cela, il avait une instruction suffisante, c'est-à-dire qu'il connaissait les quatre premières règles de l'arithmétique et rédigeait passablement une lettre de commerce.

Par contre, sa physionomie n'inspirait nullement la confiance. Sa prunelle bleu-terne avait l'obliquité du regard particulière à la race féline. Joignez à cela un nez effilé, recourbé sur des lèvres pâles, des joues blêmes sous le hâle, des cheveux raides, bas plantés, châtains à la racine, roux à la pointe, comme le poil de loup, un crâne déprimé, des oreilles tournées en avant, et lisez sur ce masque terreux : cupidité, fourberie, égoïsme.

Le prêtre sortit au bout d'un quart d'heure ; il devait revenir le lendemain avec les saintes huiles et le viatique. Mais la femme mourut pendant la nuit. Quelques jours après, Henriette retourna au couvent, et Claude Anselme demeura seul maître au moulin.

Il est bon de constater qu'une clause du testament signé par

Victorine portait que Claude Anselme hériterait du tout si Henriette mourait avant d'être majeure. Cette clause, ajoutée à l'instigation d'Anselme, n'avait pas beaucoup préoccupé la malade. Elle s'était à peine arrêtée à la possibilité de ce malheur. Les mères croiraient volontiers leurs enfants immortels. D'ailleurs, elle était loin de soupçonner chez son mari aucune mauvaise intention ; peut-être, au fait, n'en avait-il pas.

Du motif original qui détermina Claude Anselme à demander la main de Sophie Collignon.

Personne, avouons-le, n'est plus pressé de se marier qu'une veuve, si ce n'est un veuf. L'herbe du cimetière n'avait pas germé sur la tombe de Victorine que maître Anselme songea à reprendre femme.

Il jeta les yeux sur une petite paysanne à museau de fouine, fille d'un fermier aisé avec lequel il avait des relations d'intérêt. Le motif qui le détermina en cette occurrence eût éloigné le plus grand nombre, si tant est que les honnêtes gens forment la majorité. Sophie Collignon menait la barque sous le toit paternel ; elle traitait tous les marchés, et Anselme avait remarqué chez elle un talent particulier pour embrouiller les moindres comptes, au point que lui-même, si madré qu'il fût, avait maintes fois failli se laisser duper. Ses offres furent acceptées d'emblée. Sophie, de son côté, n'avait jamais rencontré d'homme si difficile à filouter, et, de cette honorable appréciation, était né un sentiment d'estime mutuelle bien flatteur pour tous les deux.

A peine installée au moulin, dame Sophie prit en main la direction du ménage. Anselme laissa faire ; c'était le seul moyen de vivre en paix, et, du reste, il trouvait que les choses allaient parfaitement selon ses idées. Il ne s'occupa plus que de la grosse besogne, ce qui permit de renvoyer un garçon meunier. Des vues étroites, parcimonieuses, des mesures frisant l'indélicatesse, mais aussi une véritable intelligence de l'économie domestique et commerciale présidèrent à toutes les innovations de dame Sophie.

Anselme reconnut son maître, et l'avarice s'inclina devant la rapacité, comme le talent s'incline devant le génie.

Depuis plus de vingt ans, un vieillard qui habitait, solitaire, une cabane de charbonniers, prenait chaque trimestre sa petite provision de farine au moulin. Il était fort pauvre, et malgré l'augmentation des prix, le tarif n'avait pas changé pour lui. Sophie décida que cette faveur n'était aucunement motivée et parla même de lui réclamer la différence pour les fournitures antérieures. Anselme approuva le premier point. Quand on lui signifia cette décision, le vieillard jeta sur le couple d'Harpagons un regard d'ironique pitié et paya sans discuter trois sous par livre au lieu de deux et demi.

Ce bonhomme jouant un rôle important dans notre récit, il est utile de le faire connaître. Je regrette que la *Revue du Lyonnais* ne soit pas un journal illustré. J'essaierais de montrer en quelques traits de plume le père La Rite tel qu'il est présent à mon souvenir, la barbe longue et blanche, l'œil doux mais triste, le front sillonné de rides, le dos voûté, drapé dans un manteau en laine écrue, le bâton de houx à la main et chassant devant lui un âne chargé de bois mort... un bel âne, ma foi ! jambes sèches, sabots de fer, robe souris, allure vive et nez au vent. Le père La Rite l'appelait.... Cicéron ! *O tempora ! ô mores !* Bah ! l'âne n'est pas ce qu'un vain peuple pense..... Voyez maître Aliboron cheminer tout gaillard, télégraphiant des oreilles, choisissant ses passages, évitant les cailloux et la boue, cherchant, selon la saison, le côté de l'ombre ou le côté du soleil, tandis que Bucéphale suit bêtement le milieu de la route... Voyez-le brouter, il ne tond pas au hasard l'herbe du pré ; il examine, il flaire, il choisit, il déguste. Vous me direz qu'il préfère le chardon au trèfle, affaire de goût.... Bucéphale, attaché au râtelier, crèverait de faim si on l'oubliait ; Aliboron sait à heure fixe réclamer sa pitance. On l'accuse d'être têtu ; mais cette obstination n'est que la révolte de la patience mise à bout contre la brutalité. On le traite avec une barbarie stupide ; il sent l'injustice, il comprend, il s'indigne, il résiste. Les coups de bâton pleuvent sur sa maigre échine... il se soumet alors, mais au *droit* le moins discutable, au *droit* du

plus fort. Le cheval cède à la crainte d'une molette d'éperon et d'un bout de ficelle. Le premier qui jeta comme une injure le mot *âne* à la face des sots eût mérité de porter le bât.

Laissez donc le père la Rite appeler son baudet Cicéron. Il y a peut-être là-dessous quelque allusion spirituelle. Où trouver d'ailleurs une voix plus sonore, avec la dignité modeste du maintien qui sied si bien à l'orateur?

Qu'était le père La Rite? d'où venait-il? nul ne pouvait le dire. On le désignait ainsi à cause de la couleur et de l'aspect de sa barbe (1). On le vit un beau matin installé sur la lisière du bois. La population rurale s'émut; mais le brigadier Wolfeltzberger, qui selon l'avis unanime de ses quatre gendarmes, en savait toujours plus long qu'il ne semblait, se porta garant de la moralité du *fiel ponhomme* après un court entretien. Dès-lors, les fermiers dormirent tranquilles. Les gardes l'épièrent vainement, désireux de le surprendre en contravention; car cet œil ouvert dans la forêt les gênait un peu. Le père La Rite ne cassa jamais une branche verte et ne tendit pas le moindre lacet. Pourtant ses habitudes avaient quelque chose de mystérieux et d'insolite. Sous ses grossiers haillons perçait une distinction native; il n'adressait le premier la parole à personne; mais si quelque passant l'interpellait, il répondait avec politesse. Il refusait toute aumône et soldait comptant le peu qu'il achetait pour sa nourriture. A des époques fixes, il partait très-décemment vêtu pour aller je ne sais où et revenait quelques jours après endosser sa misérable défroque. Plus tard, un beau jeune homme lui fit de fréquentes visites. Etait-ce un fou, un sage, un grand pécheur ou un saint? Mon Dieu! qui lira dans la conscience et sous le crâne humain...

Des indices sérieux indiquaient néanmoins chez lui certain dérangement intellectuel. Ainsi les bûcherons et les chasseurs l'entendaient parfois se livrer à des déclamations judiciaires fougueuses, passionnées; on distinguait le réquisitoire tonnant de l'accusateur public, la phraséologie insinuante de l'avocat, l'arrêt sévère du juge et les protestations du condamné. A ces discours

(1) Rite, chanvre fin prêt à être filé. (Patois dauphinois.)

succédaient des cris de miséricorde, des prières lamentables, puis un silence absolu. Après chaque accès, le vieillard gardait le logis pendant quarante-huit heures.

Trois personnes seulement avaient dépassé le seuil de sa porte : le brigadier Wolfeltzberger, le jeune inconnu et la petite Henriette, qui tenait le vieillard en singulière amitié. Mais le brigadier restait, sur l'article, plus muet que ses bottes ; le jeune homme ne s'arrêtait pas au pays, et l'enfant répliquait en boudant, lorsqu'on la pressait de questions : Allez-y voir.

Tel était le client que dame Sophie jugea à propos de replacer sous la loi commune pour gagner trois ou quatre francs par an, — un trait entre mille, — *ab uno disce omnes.*

Deux progressions croissantes.

Quel dommage que ce moulin ne soit pas à nous !

Ah ! s'il était à nous !

Il pourrait être à nous !

Il devrait être à nous !

Il faut qu'il soit à nous !

Il est à nous !

Voilà à peu près par quelle succession d'idées les époux Anselme arrivèrent à se considérer comme les maîtres légitimes du moulin.

Un bourgeois distrait, nommé La Fontaine, a dit des méchants :

> Laissez-les prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

Ce bourgeois avait quelque talent, quoiqu'il portât une longue perruque et que ma blanchisseuse mette M. Capendu bien au-dessus de lui.....

Dans le principe, les rêves dorés d'Anselme et de Sophie n'étaient pas exempts de nuages : *Quand Henriette reviendra !...* Peu à peu cette tache importune s'effaça de leur ciel et ils goûtèrent l'ineffable bonheur de la propriété avec la sérénité et la douce quiétude, apanage des âmes honnêtes. Un coup de tonnerre les réveilla de ce sommeil du juste. La foudre sortit, sous enveloppe, de la boîte du facteur rural.

Henriette annonçait son retour...

— Elle n'a pas vingt ans, dit Anselme. En qualité de tuteur, j'ai le droit de m'opposer à ce caprice.

— Niais, répliqua Sophie, mécontente-la vite, pour que l'heure sonnée, elle nous chasse plus tôt.

Henriette revint donc au moulin. En voyant cette fille éblouissante de jeunesse et de beauté, dame Sophie se sentit mordue au cœur par une haine féroce. Elle ne reçut pas moins à bras ouverts la pupille de son mari. Celui-ci, qui avait appris sa leçon, se montra prévenant, obséquieux. Henriette ne fut pas dupe de ces beaux semblants. Il y a une force répulsive entre l'esprit de rapine et la générosité.

Si la vie de pension retient dans un cercle d'idées puériles les têtes légères et dissipées, elle mûrit et développe les natures portées à la réflexion. Or, Henriette avait le caractère observateur. Quelques mots saisis au hasard, un rapide coup-d'œil jeté sur le cahier huileux qui servait de grand-livre éveillèrent ses soupçons. Elle se demanda si le toit maternel n'abritait pas un nid de voleurs. Le père La Rite consulté à cet égard répondit laconiquement : Coquin et coquine, ménage assorti... Méfiez-vous et attendez.....

Dès lors Henriette se créa une vie à part. Sans rien brusquer, elle se maintint le plus possible en dehors d'une société odieuse. Tantôt de longues promenades occupaient ses journées et enrichissaient son album de croquis et de petits poèmes. Les croquis étaient hardiment tracés ; les poésies, sans être dignes d'un bas-bleu, ne manquaient pas de grâce. Seulement on n'y rencontrait pas quarante fois en deux pages les rimes : ombre, sombre, difforme, énorme, grêle, frêle, comme en certains livres que je ne désigne point. Tantôt elle travaillait dans sa chambrette, un frais réduit arrangé par elle, meublé d'un petit lit blanc, d'une volière et d'un piano avec des fleurs sur la fenêtre, la vue du ruisseau et les montagnes bleues à l'horizon.

Citons pour mémoire une mirobolante et méprisante définition du piano donnée par Anselme à ses ouvriers émerveillés de la musique nouvelle qui faisait diversion au bruit monotone de la

trémie et au grondement des meules : *Ce n'est qu'un pétrin dans quoi l'on joue du violon avec des dominos !...*

Sans être réellement artiste, Henriette avait le sentiment du beau, un goût très-vif pour tout ce qui élève l'âme. A cette tendance innée, elle joignait l'amour de l'étude et des nobles occupations ; de là, un sens droit, un jugement sain, bien rare chez une jeune fille ; mais aussi une ignorance plus rare encore des choses du cœur. Cette candeur, cette virginité de l'âme avaient parfois prêté à rire à ses camarades de classe, plus ou trop avancées, dont l'imagination trouvait motif à rêveries secrètes jusque dans leurs livres de botanique, tout hérissés de latin et voilés de grec. Dieu sait quelles étranges pensées germent sous ces petits bonnets de pensionnaires !... pensées charmantes, absurdes et dangereuses.

Les circonstances particulières parmi lesquelles s'était écoulée la jeunesse d'Henriette avaient d'ailleurs contribué à retarder ce moment plein de trouble et de ravissement où l'être humain devine que la vie n'est complète qu'à deux. Au logis, elle n'avait rencontré que des meuniers et des charretiers. Les uns lui semblaient des machines à charger les sacs, faisant en quelque sorte partie du mécanisme de l'usine ; les autres lui paraissaient nés pour jurer et sangler de coups de fouet les flancs d'un attelage. Entrée fort tard au couvent, elle avait travaillé avec application pour regagner le temps perdu, et n'avait jamais donné un instant aux visions creuses, aux songes stériles qui émancipent avant l'heure et affolent tant de pauvres écolières.

Un jour, elle entrevit chez le père La Rite un étranger de vingt-cinq à trente ans, grand, beau, convenable, s'exprimant avec aisance et politesse, un homme, enfin !... Elle rentra toute pensive. L'aimait-elle déjà ? Non. Elle ne s'informa même pas de lui ; mais elle comprit qu'il y a de par le monde d'autres gens que des manœuvres et des rouliers. De nouveaux horizons s'ouvrirent à son esprit, à demi éclairé par l'aurore d'un jour inattendu. D'abord indécise et vague, l'image souriante d'un bonheur partagé s'encadra peu à peu de contours arrêtés et revêtit des formes précises. Henriette n'était pas de ces natures qui caressent longtemps

de vaines chimères et se plaisent à bâtir des châteaux en Espagne. Dès qu'elle lut clairement en elle-même, son parti fut pris.

— Beau-père, dit-elle à Anselme, sans autre préambule, ne connaîtriez-vous point dans le pays un honnête garçon, pas trop laid, pas trop vieux, un peu instruit, de bon caractère et de bonne renommée qui voulût être votre associé ?

— Quelle mouche vous pique ? ai-je besoin d'un associé ?

— C'est que..... ce serait pour me marier.

— Vous marier, et pourquoi ? dit Anselme que la stupéfaction rendait naïf.

— Mais, beau-père... pour n'être plus seule.

— Nous ne sommes donc rien, nous?

— Pardon! mais..... vous n'êtes pas..... un mari.

— Grande effrontée ! hurla dame Sophie, dont la fureur éclatait enfin.

Henriette la regarda bien en face avec un sourire un peu moqueur et haussa les épaules. La mégère se replia sur elle-même comme une vipère prête à mordre.

— Eh bien! beau-père, en quoi mon désir vous étonne-t-il ? Ne suis-je pas en âge et ma mère ne m'a-t-elle pas recommandé...

— Votre mère était une folle... mais moi je suis votre tuteur, et en qualité de tuteur, je m'oppose .. car je suis votre tuteur...

— Vous insultez la femme qui vous a mis le pain dans la main, s'écria Henriette, pâle d'indignation. Vous êtes mon tuteur, je le sais bien, et sans cela je ne vous aurais pas consulté. Allez, maître Anselme! allez, dame Sophie! je n'ai jamais été votre dupe. Ne me cherchez point de mari... Aussi bien, je ne voudrais pas d'un homme choisi par vous... Mais dans trois mois je serai majeure; j'attendrai jusque-là pour donner commission à d'autres.

DES ESSARTS.

(*A continuer*).